

---

# VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

## NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER  
EN-NASRI

---

### HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

---

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138 et 139)

---

تمت آل زيان سلك ملكهم \* قد خلت وامتد لهم إلى دلس

Les Zianites eurent également une succession interrompue de souverains. Oran fit partie de leur royaume, qui s'étendit jusqu'à Dellys.

#### COMMENTAIRE

Les Beni Ifrène fondèrent Tlemcène bien longtemps avant l'islamisme, et en firent la capitale de leur royaume. O'k'ba ben Nafé' El-Fihri se rendit maître de cette ville lors de la première invasion musulmane dans le Mar'reb et de la première nomination de ce général au poste de gouverneur de l'Afrique, sous le règne de Moa'wya ben Abou Sôfiâne, c'est-à-dire vers le milieu du 1<sup>er</sup> siècle. Cette ville fut, pendant plusieurs générations, administrée par les lieutenants des khalifa. Moulâï Ier s'en empara avec l'aide des Mad'fara, connus aujourd'hui sous le nom de El-Medâr'er, et devint ensuite le domaine de Idris II, fils

d'Idris I<sup>er</sup>. Lorsque Sidi Mohammed ben Soléimane ben Abdallah El-Kâmel, fils du frère d'Idris I<sup>er</sup> y parut, il en fut reconnu souverain. Ech-Chemi a donc commis un anachronisme en disant que Soléimane, à son entrée à Tlemcène, fut salué roi de cette ville par la population. En effet, Soléimane avait été tué lors de l'affaire de Fekh, où, sur l'ordre de Er-Rachîd, Djafar ben Yahya le Barmécide massacra les *cherif*. On sait que les sépultures de ces personnages, ainsi que le tombeau vénéré de Ibn-O'mar, se trouvent entre Et-Tenime et La Mecque.

Les Beni El-A'iche, rois de Arechegoun, et les Beni Ibrahim, rois de Ténès, forment la postérité de ce Sidi Mohammed. A Ibrahim, aïeul de ces Beni Ibrahim, remonte le *souk'* (marché) situé à l'ouest de El-A'rouci, au confluent de l'Oued Isly avec le Chelef.

H'amza et son frère Ali, rois de El-Aboéira, près du Djerdjera, montagne des Zouaoua, descendent aussi de Sidi Mohammed. Le royaume de El-Obéira reçut le nom de H'amza qu'il porte encore aujourd'hui ; il fut supprimé par les rois chiaïtes de l'Afrique. A la fin du III<sup>e</sup> siècle, A'rouba El-Ketâmi, Mess'âla El-Miknaci et autres gouverneurs des Beni-Obéid Allah El-Mehdi s'en emparèrent. Le pays de H'amza, aussi bien que toutes les contrées du Mar'reb, fut conquis par Bologuine, lors du départ de El-Moa'zz pour l'Égypte. Djâber ben Youssef ben Mohammed l'Abd El-Ouadite arracha ce royaume des mains des gouverneurs de l'Afrique, et les Beni Ifrène l'eurent, à différentes reprises, en leur possession. Il n'échappa point à la domination de Youssef ben Tachefine et de ses fils, ni à celle des Almohades.

On attribue la construction de la mosquée du vieux Tlemcène à Idris I<sup>er</sup> ; il aurait aussi dressé la chaire qui orne ce monument. Le nouveau Tlemcène a été édifié par Youssef ben Tachefine. Au vieux Tlemcène, on voit le tombeau du chéikh Ed-Daoudi ben Nas'r, premier commentateur du chéikh El-Bokhari ; il est mort à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Le royaume des Almohades eut le sort de tous les empires : la faiblesse et la décrépitude le gagnèrent. C'est là une loi que Dieu a rendue commune à toutes les puissances passées. Yar'moracène s'en empara en 635, et ses rapports avec le dernier roi

almohade à Maroc et à Tunis furent tour à tour hostiles et pacifiques. Nous avons déjà vu sa mort à Sair. Son fils O'tmane le remplaça sur le trône. Sous son règne, Youssof ben Ya'k'oub le Mérinide assiégea Tlemcène pendant sept ans.

Parmi les rois de la famille de Yar'moracène, nous mentionnerons Abou Hammou, qui protégeait les lettres et qui sut attacher à sa cour le noble des savants et le savant des nobles, Abou Abdallah Ech-Cherif. Quand les deux fils de cet imam, Abou Zid et Abou Moussa arrivèrent, ce monarque fit élever, en l'honneur de ses trois hôtes, une medrasa qui porte encore leur nom. A cette race royale appartiennent encore le sultan Abou Tabet et Ahmed El-A'kel, Celui-ci transporta sa capitale à Oran par suite de démêlés et de discordes entre les héritiers du trône zianite.

Dellys est une bourgade près des Zouaoua, sur la mer. Elle faisait partie du domaine de l'émir Abou Abdallah le Hafside en l'année 765.

Le minaret de la grande mosquée d'Alger fut érigé par l'un des cruels rois zianites. Cette dynastie commença à Tlemcen avec Yar'moracène et se continua jusqu'en 752. Sous le gouvernement de ces rois, la ville fut prise par les Turcs, qui furent ensuite vaincus par Abou Hammou et son fils Abou l'nâne, comme nous le rapporterons.

Le royaume des Lemtouna ou du *peuple voilé* a duré 96 ans. En effet, ils sortirent de l'île du Nil, qui fut leur berceau, en 445, pour faire régner la paix dans l'univers. Leur premier émir fut Yah'ya. Cette famille s'éteignit par le meurtre de Tachefine à Oran, et de son neveu, Ish'ak, à Maroc (541).

Le royaume des Almohades, fondé par Abd El-Moumène et ses fils, a commencé par la prise d'Oran, de Maroc, de Tlemcène, et a fini avec Ibn Abou Debbous, après une durée de 128 ans. Il fut fondé en 541 et disparut en 668. Dans cette période ne sont point compris ni le gouvernement du chéikh, origine des Almohades, qui fut de 11 ans, ni celui de Abd El-Moumène, qui fut de 16 ans.

La dynastie des Beni-Ziane, à Tlemcène, a régné 291 ans, suivant les uns, et 295 suivant les autres.

Ainsi donc, toute puissance arrive à la vieillesse caduque, de même que toute arène a un terme, et tout commencement une fin. « On dirait, s'est écrié le poète, qu'il n'y a plus personne de H'adjoun à S'fâ, et qu'à La Mecque il n'y a plus de conteur dans les veillées. »

و فتمهم بها الرباني عالمها \* محمد الهواري الاستاذ كابن شاس

Sous le règne des Zianites, se trouvait à Oran le maître ès arts, le savant que cette ville s'honorait de posséder, Mahammed El-Haouâri, qui était aussi érudit que Ibn Châs.

#### COMMENTAIRE

La ville de Tlemcène, après avoir été ensanglantée par le meurtre de Abou El-H'assane et de son fils Abou l'nâne, passa aux mains de Abou Tâbet, dont les fils sont comptés au nombre des despotes zianites. Ces princes, après la fuite de Abdallah ben Sa'id, qui était caïd d'Oran au nom de Abou l'nâne, exercèrent dans cette ville un pouvoir absolu. En effet, après la mort de Abou l'nâne, Abou Sâlem, devenu khalifa, se rendit de Fez dans le Mar'reb central, et, arrivé à Tlemcène, remit l'Afrique aux mains du sultan Abou El-A'bbâs, puis confirma les Beni Ziâne dans leurs possessions. Il est le premier souverain qui se soit volontairement dessaisi de ses droits sur les pays de l'Est.

(محمد الهواري) — Mahammed El-Haouâri était originaire des Haouâra, postérité de Haouâr, fils de Mazîr' ben Bernés. Nous avons déjà dit un mot de cette généalogie.

La plupart des Haouâra sont fixés dans la Tripolitaine. Chez ceux de Mesrâta se trouve le tombeau du cheïkh Zerrouk.

Je citerai encore les Háouara qui forment la population de K'ola'-Asnâne, bourgade où les H'annácha de El-Tmet'mát'et entreposent actuellement leurs hardes et leurs grosses provisions ; puis les tribus des environs de K'aïrouane, qui marchèrent sous la conduite de leur prince, A'kkácha ben Ayoub, contre H'end'ala ben S'afouáne El-Kelbi, gouverneur de l'Afrique au nom de Hichám ben Abd El-Málek et le battirent.

Enfin, les Haouára sont nombreux à Touzer, et dans le Djerid.

Dans le Mar'reb central, les Haouára de Mesráta, fixés près de la K'ola' des Beni Ráched, sont célèbres. Leur nom eut de l'éclat dans cette ville, dont la Kasha ou forteresse, fondée par Mohammed le Haouarite, acquit une grande réputation entre les mains des Beni Youssof, postérité de Mohammed ben Ish'ák'.

Haouar était frère utérin de El-Lemt. De ce dernier est issu le chéikh Ouággág El-Lemti, dont nous avons déjà dit un mot.

Selon le chéikh Ibn S'afouáne, le cheikh Mahammed El-Haouári était originaire des Mor'raoua. Voici le passage de l'hymne où il en parle : « Le chéikh des chéikh, modèle de constance et de fermeté, Sidi Mahammed ben O'mar ben O'tmane ben Sabi ben A'yácha ben O'kkácha ben Sied En-Nás El-Mor'raouy (originaire des Mor'raoua), surnommé le Haouarite, etc. » Il mourut, je crois, le matin du samedi, deuxième jour du mois de Rabi second 843.

(ابن شاس) — Cet Ibn Chás est le même que le chéikh Abou Mohammed Abdallah ben Nedjem ben Chás El-Djezámi Es-Sa'di. C'était un homme supérieur, un jurisconsulte habile, auquel son savoir permit de rendre de grands services à son pays. Il a composé, sur le rite de Málek un livre fort apprécié, où il a fait preuve d'originalité dans les pensées, et qui a pour titre : *Les perles précieuses de la doctrine du savant de Médine*. Il y a adopté le classement concis de El-R'azali. Cet ouvrage est le témoignage de sa vaste science et de la finesse de ses idées. La beauté et la richesse de son style attirèrent à la secte malekite bon nombre d'Égyptiens. Ce docteur enseignait au Caire, dans la medersa voisine de la mosquée. Il mourut à Damiette, les armes à la main, lors de la prise de cette ville par les Infidèles (616).

(الاستاذ) — Le mot *ostâd* (maître) ne s'applique qu'à un grand savant. Ainsi, quand Ibn Es-Sebki parle, sans davantage préciser, de l'*ostâd*, il désigne Abou Ish'ak' El-Asfirani qui, profondément versé dans la science des lois et de la métaphysique, en éclaira les points obscurs et ne craignait aucune supériorité dans les sciences, pour les régions de l'Irak et du Khorassan. Du reste, et c'est tout dire, il eut pour disciples El-Bihak'i, El-K'ochéïri et la plupart des traditionnistes. De même, le mot *a'llâma* (extraordinairement savant), sans autre qualificatif, indique Ech-Chîrâzi.

Nid'am El-Molk avait appelé Ech-Chîrâzi à la direction de la medraça ou collège qu'il venait de fonder. Le savant n'ayant point accepté ces fonctions, le souverain remit provisoirement cet établissement aux mains d'Ibn S'ebbar'. Ech-Chîrâzi revint cependant sur son refus et professa jusqu'à la fin de sa vie (476). Pour honorer la mémoire de l'illustre chéikh, Nid'am El-Molk, dès qu'il apprit sa mort, fit fermer l'école.

Abou Ish'ak avait quitté ce monde en 418.

El-Kadouri répondit par ce distique à un flatteur qui lui disait : « On vous regarde comme plus savant que Abou Ish'ak' » :

« Ils se sont établis à la Meque, au milieu des tribus de Nawfel.  
Pour moi, je me suis installé à El-Bidâ, dans un lieu très écarté,  
» Pour éviter les propos de tout homme haineux. La langue calomnie quand elle raconte ce qui n'est pas. »

Comme Mahamed El-Haouari occupait la première place parmi les lettrés d'Oran, je l'ai comparé, à cause de son universalité dans les sciences, à Ibn Châs, qui n'avait point d'égal, au Caire, dans la connaissance des doctrines malékites.

Ibn A'rfa faisait cette recommandation à ses disciples : « Étudiez la jurisprudence de Ibn Djellab, car on ne rencontre chez lui aucun mélange de rite chaféite. »

Ibn El-H'adjeb et Ibn Châs, dans leurs ouvrages, ont beaucoup puisé dans *El-Ouadjîz* de El-R'azali, en ce qui concerne les doctrines chaféites.

Dans une réunion présidée par Abou Tachefine, roi de Tlem-

cène, quelqu'un demanda si Ibn El-K'acem était simple imitateur ou bien fondateur de doctrine. Le jurisconsulte Abou Zéid ben El-Imam répondit que ce docteur n'avait fait que suivre l'enseignement de Mâlek. Sidi Amrane El-Mechedâli riposta que Ibn El-K'acem était réellement un créateur de doctrine, puisque, pour certaines questions, il était d'un avis contraire à l'opinion généralement admise. Abou Zéid présenta l'ouvrage de Charef, petit-fils de Et-Tlemçani, dans lequel cet auteur assimile les déductions dogmatiques tirées par Ibn El-K'acem du rite malékite à celles inférées par El-Mazani du rite chaféite. « C'est là, objecta El-Mechedâli, un jugement par similitude, qui, comme tous les jugements de cette nature, peut ne pas être l'expression de la vérité absolue. »

La prise d'Oran par les Chrétiens fut amenée par l'invocation que fit Mahammed El-Haouâri, à la suite du meurtre de son fils tué par les Beni-Ziâne. Sidi Ali El-As'fer Et-Telemçani fut témoin de ce fait. Le chéikh Ibrahim, disciple du chéikh El-Haouâri, prévint les Beni-Ziâne des conséquences de leur crime, dans un poème rimé sur la lettre *ta*.

A cette cause de l'entrée des Chrétiens à Oran, il faut y joindre celle-ci :

Abou El-Abbas Sidi Ahmed ben Youssof, l'un des plus grands amis et des plus fervents adorateurs de Dieu, demeurait chez les Haouâra et était originaire des Beni-Ouânoud. S'étant un jour rendu à Oran, il y fut admirablement accueilli par la population. Le caïd ou gouverneur de cette ville écrivit aussitôt au prince des Beni-Ziâne :

— Il existe chez les Haouâra un homme très dangereux pour votre pouvoir.

— Envoyez-le moi ou tuez-le, répondit l'Émir.

Lorsque Sidi Ahmed ben Youssof vint auprès de sa famille, à Ras El-Ma, le gouverneur communiqua au chef des Haouâra, Ahmed ben R'anem, les ordres qu'il avait reçus au sujet du

chéikh. Ce dernier eut vent du complot tramé contre lui. Il quitta la contrée en lançant cette malédiction :

« Ils nous chassent de notre pays, que Dieu les chasse à leur tour de terre et de mer. »

Peu de temps après, Dieu, pour chasser les Beni-Ziâne de la mer, se servait des Infidèles, qui prirent Oran, et, pour les chasser de terre, employait les Turcs, qui entrèrent à Tlemcène.

Sidi Ahmed se dirigea chez les Beni-R'edou. Un parti de Souéid l'arrêta en chemin. Ce juste prit trois cailloux, les pressa dans ses mains et les réduisit en une poussière tenue comme de la cendre.

— Si vous vous opposez à mon passage, s'écria-t-il en s'adressant à ces coupeurs de route, Dieu vous brisera comme j'ai brisé ces pierres.

Ces gens, terrifiés et repentants, firent acte de soumission.

D'après Es-S'ebbar', Sidi Ahmed ben Youssef avait une fille appelée Aïcha.

Les miracles de ce saint homme, mort en 931, sont innombrables. Son tombeau, situé à Miliana, est très visité.

خلفه من بعد موته تلميذ \* ابراهيم الزايغ الصيت الى فومس

Après sa mort, Mahammed El-Haouâri fut remplacé par son disciple Ibrahim, dont la renommée s'étendit jusqu'à K'oumès.

#### COMMENTAIRE

Ibrahim, esprit spéculatif et pratique en même temps, était de mœurs austères, craignait le péché, et était, en outre, rempli de bienveillance. Excellent lecteur et interprète du Livre saint, il

était très versé dans la connaissance de la tradition, possédait cette force intellectuelle qui rend certains hommes les appuis de la science. Nous avons de lui des ouvrages parfaits, des poèmes admirables, des prières publiques merveilleuses de foi, qui sont de précieux dons pour l'humanité. Il connaissait le nom et la vie des saints personnages de l'Islamisme, l'histoire des Arabes et leurs poésies, la littérature et les littérateurs dans leurs travaux les plus remarquables. Il eut plusieurs maîtres, entre autres Mahammed El-Haouâri, dont nous avons, quelques lignes plus haut, retracé la biographie, et dont il suivait les préceptes et avait adopté la méthode. On trouve la preuve de son vaste savoir dans une lettre qu'il écrivait d'Oran à sa famille, fixée dans le Mar'reb. J'ai lu cette lettre dans un ouvrage qu'on lui attribue. Il y est dit : « Je ressens maintenant la supériorité des leçons du chéikh Mahammed El-Haouâri. Aujourd'hui, je puis heureusement enseigner le Précis de jurisprudence de Sidi-Khelil, sans avoir besoin de consulter de commentaire. » A la mort de son chéikh, il prit sa place, ceignit son épée, déploya l'étendard des sciences, leur éleva des monuments durables, leur assura de solides bases et en étaya les vérités premières. Il fut l'ornement de son pays et de son siècle, occupa, à Oran, la première place dans le monde des lettres, et, bien qu'il ne portât pas le titre de souverain, sa parole était écoutée et obéie. L'ingénieuse conduite d'eau dont il dota la ville portera le nom de cet homme de bien à la postérité et l'y gravera en caractères ineffaçables. Il contracta, dit-on, auprès des commerçants, des emprunts considérables pour mener à bonne fin cette œuvre grandiose. On ignorait d'où il tirait les ressources nécessaires pour satisfaire à toutes les dépenses de son travail. Lorsque cette construction fut achevée, qu'elle eut reçu les dispositions les mieux entendues, il donna un grand festin à la prise d'eau, convenablement préparée pour ce but. Il servit des mets variés, qui rassasièrent toute la population d'Oran. Ce fut un jour digne de mémoire, une fête splendide, une solennité brillante.

— Comment vous êtes-vous procuré cette innombrable quantité de mets ? lui demanda quelqu'un. Comment avez-vous

acquitté les frais occasionnés par votre canal, alors que vous n'êtes ni prince, ni réputé fort riche ?

— Grâce au temps et aux amis, répondit-il.

Le chéikh Ibrahim se montrait d'une extrême sévérité pour les hommes tièdes en religion, et d'une grande mansuétude pour les gens pieux. « Une partie de mon peuple, a dit le Prophète, se tiendra toujours dans la vérité et la prêchera, sans que ceux qui mènent une conduite contraire à la religion puissent nuire à mes serviteurs jusqu'au jour du jugement. » On lit dans le *El-Djami Es-Ser'ir* de Es-Siouti : « A chaque hérésie qui se glissera furtivement dans l'islamisme, Dieu suscitera l'un de ses amis, un saint homme qui, par persuasion, remettra chacun dans la bonne voie ou lui rappellera les signes auxquels on la reconnaît. » C'est ainsi que les bonnes et belles actions d'Ibrahim servirent à réintégrer les pauvres égarés dans le vrai chemin.

« L'homme a ouvert une échoppe pour les objets de son commerce, et nous, nous l'avons ouvert une boutique pour la religion. » (Abdallah ben Mobarek).

El-Mobarek, père de cet Abdallah, resta plusieurs années au service de son maître, sans parvenir à distinguer, dans le verger, les grenades aigres des douces. Le chéikh Abou Becr Et-T'ert'ouchi attribue, au contraire, dans le livre *Siradj El-Moulouk*, ce peu d'application pour les choses de ce monde, à Ibrahim ben Adhem.

(فومس) — Koumès est un pays de l'Irak'-Adjemi, borné du côté du Khorassane par Distame, et, du côté de l'Irak' par Simnane. Sa capitale est Damr'ane. A propos de cette contrée, Abou Temim a dit dans un hymne sur Abdallah ben Tahar El-Khoza'i :

« Il s'est écrié à Koumès : « Marchez », alors que nous nous étions mis en route de nuit et que les chameaux de course s'étaient dérobés à toute conduite. »

Ce vers prouverait que la renommée de l'*ouali* ou ami de Dieu, chanté dans cet hymne, s'est étendue jusqu'à Koumès, et même a franchi cette localité. En effet, quelqu'un de sûr m'a affirmé qu'il avait vu, à La Mecque, un Irakien opérant la vente d'un livre de poèmes composés par ce chéikh et traitant de la voie à suivre par le peuple musulman.

Le chéikh Abdallah ben Et-Tahar El-Kkoza'i appartenait aux Louâta, enfants de Lou, issu de S'ahék ben Rodje'ik.

Es-S'awli assure que les Haouâra et les Louâta descendent de H'imjar ben Sebâ. D'après Ibn El-Berr, ils seraient de la postérité de K'ibt', frère des Égyptiens. Nous avons déjà rappelé leur généalogie.

Dans le Mar'reb, les premiers lieux que peuplèrent les Louâta et les Haouâra furent les environs de Tripoli; puis ils se répandirent jusqu'aux limites les plus reculées du Sous. Aussi, Ibn Khaldoun voulant expliquer la cause de la désignation d'une tribu des Berbers par le nom de Haouâra, rapporte que cette tribu, en arrivant dans le Mar'reb, s'écria à l'aspect du pays : « Nous avons commis une imprudence. » Ceci est en contradiction avec ce que nous avons rapporté, à savoir que les Haouâra sont simplement issus de Haouâr.

Il y a eu deux Lou chez les Berbers.: Lou l'Ancien et Lou le Jeune. Les Lou dont il s'agit ici sont les enfants de Lou le Jeune, que la plupart des historiens font descendre de Lou l'Ancien. Les Berbers pour former le pluriel de Lou ont terminé ce mot par un *alef* et un *ta* (Louât). A leur tour, les Arabes, pour introduire ce mot dans leur langue, ont d'abord pris comme singulier le pluriel des Berbers et, pour en faire un pluriel, ont ajouté à la fin un *ha* (Louâta).

Les Louâta habitent les environs de Barka; mais il y a aussi, dans l'Aourâs, une de leurs plus fortes fractions, celle des Beni Badîs, qui peut lever mille chevaux.

Voici à la suite de quel événement les Louâta se répandirent dans le Mar'reb.

Abou El-Khattâb, souche des schismatiques-ibadites, avait con-

quis Tripoli, et obligé Omar ben Otmane le Koréichite à la fuite. Dja'far El-Mans'our envoya, de Baghidad en Afrique, Mohammed ben El-Acha't, avec le titre de lieutenant et la mission expresse de combattre les I'badites. Dès qu'Abou El-Khattâb fut informé des projets du nouveau gouverneur, il prit les armes pour s'opposer à leur exécution. Il livra bataille à Sert. La fortune fut contraire aux Berbers hérétiques : leurs masses ne soutinrent point le choc des musulmans orthodoxes. Les conséquences de cette défaite furent que Abd Er-Rah'mane ben Rostem ben Destâné, de la descendance de Rostem, qui conduisit, avec Sa'd ben Abou Ouekk'âs, la guerre de El-K'âdicia, senfuit dans le Mar'reb. Les Lemâya, les Louâta et une partie des Nefzaoua se réunirent sous son autorité et lui donnèrent le titre de roi. Abd Er-Rah'mâne fonda la ville de Tahret (Tiaret), au pied du Djebel Kroul et au sommet des collines de Mendâs, à l'est de la Mina. La ville de Sedjelmessa fut élevée, en l'année 140, par A'ïssa ben Ze'id El-Assoued que les S'ofria rassemblés à Mecquinez, auprès de Taza, avaient choisi pour leur roi. L'enceinte de ces deux villes s'élargit rapidement.

Abd Er-Rah'mâne, fondateur des I'badites, conserva le pouvoir suprême à Tahret jusqu'au jour où cette capitale tomba aux mains des Chia'ïtes (298).

Un roi d'Oran, Mohammed ben El-Khéir, des Mor'raoua, s'empara de Tahret et fit prisonnier Me'issour l'eunuque qu'il relâcha bientôt après. Les troupes Oméyades s'établirent dans cette ville sous le gouvernement de El-Mans'our ben Abou A'mer. Les Lemtouna la possédèrent également, puis les Almohades auxquels elle fut enlevée par Ibn R'ânia. Ce dernier, à chacune de ses invasions dans le Mar'reb, prit d'assaut Tahret, et finalement bannit ses habitants, dépeupla son territoire, effaça les traces de sa grandeur (620), et porta le dernier coup à sa prospérité.

La plupart des habitants de Mess'âh sont des Lemâya.

Nous parlerons plus tard de Djerba.

Homéid ben Nass'el, s'étant révolté contre El-Mans'our le chiaïte, fut soutenu par les Louâta. Sa tentative de rébellion n'eut aucun succès : les Louâta ne tinrent pas et se retirèrent précipitamment à l'ouest de Seressou. El-Mans'our, après les avoir

chassés quelque temps devant lui, retourna sur ses pas. Pendant qu'il revenait de sa poursuite, raconte Ibn Er-Rak'ik', il s'arrêta au pied des ruines d'anciennes constructions en pierres de taille. C'étaient les restes de bourgades qui s'élevaient au sommet des trois montagnes, d'où elles dominaient au loin le pays. Ces amas de débris ressemblaient à la partie renflée de tombes. El-Mans'our aperçut de l'écriture sur quelques-unes de ces pierres. Il parvint à déchiffrer ces caractères mystérieux. Voici ce qu'il lut :

« Je suis Soléimane Es-Serdao'us (1). La population de cette localité s'étant révoltée contre le roi, j'ai été envoyé contre eux. Dieu m'a donné la victoire, et j'ai érigé ce monument pour transmettre mon nom à la postérité. »

Les Beni-Ouezdjedjine habitaient Mendás, dans le voisinage des Louáta. Avec l'aide de A'zouma, prince des Mat'mat'a, ils attaquèrent les Louáta. Il y eut, entre ces deux tribus, des guerres sanglantes, dans lesquelles périrent les plus vaillants guerriers du prince des Ouezdjedjine. Les Louáta refoulèrent leurs ennemis vers le Seressou. Là, les vaincus eurent affaire à une tribu de Mor'raoua, qui les attira dans une embuscade à Koudiat Sidi El-A'bed, et les forcèrent de gagner le Djebel Ik'oud. Les Beni-Ouezdjedjine se fixèrent à Derrák et se répandirent dans la montagne qui domine la Metidja.

Le Djebel Derrák était un apanage de Moussa, sous l'autorité des Attaf.

Des Louáta sont issus :

Un groupe de population au sud de Kábès ;

Les insulaires de Malte, que chacun sait être encore attachés à la religion chrétienne. L'histoire de leur établissement dans cette île est fort répandue en Afrique ;

Une fraction aux environs d'Alexandrie ;

---

(1) Voir, au sujet de l'étymologie de ce nom, la note de M. De Slane, à l'*Histoire des Berbers*, vol. 1, p. 234.

Une autre fraction dans le Djebel Nesmel' ;

Les Beni-Selkoucem, selon certaines versions.

Il y a aussi des Louâta dans le Djebel Beni-A'mer, dans les environs de Tâza ; chez ces derniers est né Sid Ibrahim Et-Tâzi, dont il a été question ci-dessus. Il est dénommé Et-Tâzi (ou de Taza), parce que sa tribu habitait les environs de cette localité.

On rencontre encore une fraction des Louâta dans les environs de Tadela, près de Maroc, et une autre dans le Soudan ; de plus, une fraction occupe les montagnes à l'ouest de Tlemcène.

Les Beni-Ouezid, les Betouya et les Beni-Iznacène sont branches des S'anhâdja et non des Louâta.

Le chéikh Sidi Ibrahim Et-Tâzi, mort le dimanche, 9 chabane 866, fut tout d'abord enterré à Oran. Lorsque les Chrétiens entrèrent dans cette ville, les Musulmans qui se trouvaient dans le voisinage de son tombeau furent malmenés dans leurs biens et leurs richesses. Sur ces entrefaites, les gens de K'ola' étant arrivés à Oran, pour verser le montant de leurs contributions, consentirent, moyennant un salaire, à transporter chez eux le corps du saint et à délivrer les Oranais de la cause de leur mal. Le chéikh fut enseveli à K'ola'. Son tombeau, surmonté d'un dôme élégant, est, pour les dévots, une source intarissable de bénédictions, car les prières y sont toujours exaucées.

ARNAUD,

*Interprète militaire.*

(A suivre.)

